

vision de cette étendue plate où une excavation de hasard plaçait une mare, pleine d'eau aux saisons pluvieuses. A nombre des coins de fortifs traités par Moreau, s'élèvent où il n'y avait encore, à son moment de travail, que les talus des fortifs, des maisons de rapport. Les œuvres de Moreau, peintre de Paris, sont donc douées d'un intérêt documentaire qui s'accroîtra, à mesure que Paris complétera la conquête et le peuplement de sa banlieue. L'attention de Moreau s'est surtout portée sur la partie des boulevards militaires qui s'étend de la porte de Versailles à la Maison-Blanche et il y a glané nombre d'évocations de maisonnettes vétustes et de quelques vieilles demeures. Il a porté son attention sur les hameaux de chiffonniers et leurs curieuses cahutes de planches, des vieilles caisses toiturées de morceaux de tôle ondulée et de boîtes de fer-blanc. Il en évoque aussi les habitants, déménageant, en charrette à bras, leur vague et rudimentaire mobilier ou pavoisant un jour de fête avec des pavillons nationaux et alliés ou des loques de la couleur de ces drapeaux. Si ses personnages sont silhouettés vivement, l'acteur principal du petit drame ou de la comédie, c'est toujours ce ciel souvent gris et cendré, moins souvent bleu lapis, qui recouvre ces pauvres paysages et qu'on aperçoit par larges pans sur la vastitude du terrain pelé.

§

Le **musicalisme** est-il une théorie? Non, puisque entre les peintres qui s'intitulent musicalistes il y a une sensible différence dans la technique des œuvres, la recherche de l'apparence de la synthèse et des façons diverses d'essayer de réaliser une synthèse. Le musicalisme actuel est, pour la plupart de ses officiants, ce qu'on pourrait appeler un frère *contrastant* du cubisme et chez certains peintres musicalistes il y a analogie de méthode en vue d'un but tout opposé. Cela ne doit pas surprendre, étant données la difficulté des recherches d'art et la faiblesse tâtonnante des débuts. Le musicalisme nous offre-t-il, actuellement, des exemples concrets de beauté? Je ne le crois pas. Est-ce à dire qu'il n'en fournira jamais? On redouterait de le penser; tout effort individuel ou collectif doit produire quelque résultat. Le musicalisme

aboutira-t-il comme le cubisme à une série d'œuvres souvent torturées et indifférentes dont se détachent, au grand honneur de leurs auteurs, quelques belles œuvres exécutées en dehors des théories cubistes et très simplement parce que ce sont des portraits ou des ébauches directes? Le musicalisme n'en est pas encore à autoriser cet espoir. Le musicalisme n'est pas d'aujourd'hui; il est d'hier. Baudelaire, avec son poème des *Correspondances*, est vaguement à la base des théories, encore que ce fidèle de Delacroix eût été bien étonné des réalisations actuelles. Les musicalistes qui exposent rue Royale ne sont pas les premiers qui se réclament d'une esthétique plastico-musicale. Le précurseur est Elmiro Celli qui il y a vingt ans exposa Galerie Weill une série d'arabesques, de jaillissements de visions elliptiques aux formes très cherchées, de tourbillons rythmiques, sans représentation de formes humaines, incontestablement d'une remarquable originalité et dont certaines me parurent belles. Il faut dire qu'Elmiro Celli est un musicien de métier, violoniste remarquable et pratiquement reconnu comme tel. Il faut ajouter qu'il est, au travail direct, sur la nature, un de nos paysagistes les plus émouvants. Après Celli, et sans notion de son effort, Alcide Le Beau tenta une autre sorte de traduction des impressions musicales, par le paysage. Soixante paysages à lui suggérés par l'audition de la Tétralogie wagnérienne nous furent montrés, dans une éphémère galerie sise au pavillon de Hanovre. Un seul de ces paysages était animé par la présence minuscule d'un Wotan barrant la route à Siegfried sur le chemin du bûcher immatériel de Brunehilde. C'était une très belle série de paysages romantiques. La mémoire visuelle du peintre lui en fournissait certainement les thèmes autant que ses impressions auditives. Ensuite, nous vîmes à de nombreux Salons des Indépendants ou de l'Automne, les paysages de villes de M. Valensi, arbitraires de dessin et curieux de couleur dans leur mélange de mirage et de cartographie. Voici maintenant autour de M. Valensi, M. Bourgogne, M. Blanc-Gatti qui donnent des équivalences à des harmonies, M. Belmont qui dessine des rêves, M. Arne Hosek, peintre tchéco-slovaque, théoricien aussi, qui dessine des arabesques; Mlle Stella Fantôme. Une artiste de haute valeur, Mlle Yvonne Sjøesteat,

qui reconnaît depuis longtemps à l'imagination des droits sur la plastique, traduit ses idées par l'arabesque. Elle a mieux à faire, étant donné sa puissance de réalisation. On ne peut se garder de sympathie pour un effort vers l'inconnu, mais il est impossible, après avoir vu cette exposition, de considérer le musicalisme comme une des sources fécondes de la peinture.

Mlle **Suzanne Ody** a du talent, un talent sobre qui ne tend pas à l'effet et un vif désir, réalisé d'ailleurs, de personnalité. Elle expose des paysages d'Eure-et-Loir, Chartres résumé dans le lointain, dans une clarté blonde et dorée, des points d'eaux et d'arbres et les terrains les environnant, d'une belle tenue harmonieuse. Elle est peintre de nus, et ses jeunes femmes se présentent, de la façon la plus naturelle, en courbes élégantes dans une claire lumière nacrée.

Mme **de Corini** peint les soirs de Paris, les lumières blafardes dans la brume, l'asphalte luisant étendu comme une pelouse sombre devant le parvis Notre-Dame, des angles de rues ouvertes sur l'ombre comme des lucarnes de lumière, tout cela peint avec une intéressante sûreté.

Le **Salon de l'Ecole française** n'apporte pas de révélation technique. Il s'agit là d'un groupe d'artistes consciencieux, habitués à se retrouver en ce mois de janvier au Grand-Palais, après que le Salon d'Automne a fermé ses portes sur les envols de la jeune peinture et que les Indépendants vont apporter leur bariolage œcuménique de peintures de tous les accents. L'intérêt du Salon d'hiver, c'est la présence constante à ses cimaises de quelques artistes de talent : Cornil, un bon peintre de Paris et de la Bretagne, expert à saisir le caractère des rues populaires de Paris, à des minutes éphémères de leur atmosphère; ainsi cette année, une rue Saint-Antoine, blafarde et lumineuse dans le glacis de son sol sous les lumières qui ont peine à percer la brume, avec des paquets de neige, entamés par le dégel, à ses façades. Corabœuf, toujours ingriste, nous montre une svelte *Colombine* de belle couleur. Urtin a choisi une salle au musée Carnavalet pour en rendre très bien l'harmonie sourde et grave. Mme Saffroy peint délicatement une fenêtre diaprée de pâles reflets. Clément-Chassaigne a cinq panneaux d'automne, clairs paysages de